

La révolution architecturale japonaise

Quand Rem Koolhaas le célèbre architecte hollandais (qui reçut entre autres le prix Pritzker en 2000) invente ses édifices, par les moyens les plus sévères il donne autant l'impression de sobriété que de délire. On peut bien sûr en chercher les causes dans ses intentions. Toutefois il faut se garder d'interpréter toute la tectonique de l'architecte en fonction de concepts d'ordre "sentimental". On a plutôt affaire à une forme de construction en prise sur son temps et ses problématiques. Le créateur aménage celui-ci à sa façon et l'adapte à ses fins propres. Elles prennent naissance dans deux temps et deux époques : le New York du début du XXème siècle et le Japon de l'après Hiroshima.

Au départ comme à l'arrivée (provisoire) du célèbre architecte hollandais Rem Koolhaas existe deux livres majeurs à qui veut comprendre les enjeux de l'urbain au XXème siècle. Le lauréat de prix le plus important, sorte de Nobel de sa spécialité (le Pritzker) se fit connaître au par un ouvrage culte New York Delire. Il y expliquait comment New York s'était "monté" - à tous les sens du terme - selon les perspectives et les curiosités du parc d'attraction qui jouxtait le New York du XIXème siècle à Cosney Island.

Reprenant une nouvelle perspective et changeant de lieu celui qui s'est intéressé à la décontextualisation des mégapoles offre des éléments capitaux afin de comprendre l'architecture du Japon après la Seconde guerre mondiale et son influence sur le monde de cet art. Se découvrent les plans directeurs de la Manchourie à Tokyo, des clichés intimes des Métabolistes, des maquettes d'architecture bien sûr mais aussi d'incroyables visions urbaines de science-fiction retracent l'histoire du Japon du XXe siècle à travers son architecture.

Dans ce pays tout part de la table rase de la Mandchourie colonisée des années 1930 au Japon dévasté d'après-guerre pour aboutir par la fondation du Métabolisme à la Conférence Mondiale du Design de 1960, à l'ascension de Kisho Kurokawa (premier grand architecte nippon) et l'apothéose du mouvement à l'Expo '70 d'Osaka. Surgissent les moments d'une architecture qui relevait plus du public que du privé. Le tout est complété par une "Histoire orale" par Rem Koolhaas et Hans Ulrich Obrist et de interviews approfondies des architectes phares du mouvement tels que (mais la liste n'est pas exhaustive) Arata Isozaki, Toshiko Kato, Fumihiko Maki et bien sûr de Kisho Kurokawa.

Rem Koolhaas lui-même et son OMA (Office of Metropole Architecture - Amsterdam) doivent beaucoup au Métabolisme. Parmi ses réalisations emblématiques citons la tour CCTV à Beijing, la Maison Girafe dans la banlieue parisienne ou la Casa da Musica à Porto. Ce dernier est l'un des bâtiments les plus délirants qui soient. Ses perspectives rappellent les films expressionnistes allemands. L'architecte néerlandais conçut la Casa (comme sa Maison Girafe) avec une petite occupation au sol afin que sa création ne soit pas trop lourde pour l'environnement... Dans un tel bâtiment l'on passe non d'une pièce à l'autre mais de surprise en surprise, comme dans une succession de décors ludiques, esthétiques, pétillants.

On reproche parfois à Koolhaas cette architecture avide de "spectacle" venue des origines même de sa formation. Il suivit des études de scénariste, avant celles d'architecture. Il a même écrit un script pour Russ Meyer, le réalisateur de *Faster Pussycat Kill Kill* (maître de la série B devenu culte). Rappelons que l'OMA fut et reste une pépinière de créateurs de renom : Zaha Hadid ou encore le grand architecte paysagiste français trop tôt disparu Yves Brunier ont été les hôtes prestigieux de ce cabinet.

Rem Koolhaas montre comment une nation partie en guerre vit, après avoir conquis un

continent, son propre territoire détruit par des bombes atomiques. Les vainqueurs imposèrent alors la démocratie aux vaincus. Pour un groupe d'apprentis architectes, artistes et designers, entraînés par un visionnaire, la situation désespérée de leur pays ne représenta pas un obstacle. Cela devint à l'inverse une invitation à réfléchir. Quoique très différents quant à leur options esthétiques et architecturales les créateurs nippons travaillèrent en étroite collaboration pour réaliser leurs rêves. Ils furent à l'époque soutenus très fortement par une administration d'état étonnante car très encline à la créativité.

En quinze ans ces architectes surprirent la planète avec une nouvelle architecture : le Métabolisme. Le mouvement opéra un changement radical du pays tout entier. Journaux, magazines et la télévision firent de ces architectes de véritables héros. Ils devinrent des penseurs résolument modernes. Ils surent intégrer toutes les formes de créativité. Et le Japon devint un exemple brillant. Et lorsque la crise du pétrole a marqué le déclin de l'Occident, les architectes japonais se sont déployés à travers le monde pour définir les contours d'une esthétique post-occidentale.

Project Japan, Metabolism Talks permet aussi d'illustrer comment il n'existe plus en Hollande, en France ou aux USA d'architecture hollandaise, française, américaine. Un seul pays déroge à la règle : Japon. Il existe toujours une architecture japonaise. "C'est la dernière nation avec une architecture qui a de l'influence" écrit Koolhaas. Cela at selon lui une raison majeure : les architectes japonais ont un lien plus sophistiqué avec le passé. "Ce qui est à la fois un poids et un don" ajoute l'auteur. Cette complexité se perçoit par exemple dans *Lost in Translation* de Sofia Coppola lors des déambulation de Bill. Murray ou Scarlett Johansson dans Tokyo.

Mais cette somme demeure aussi un livre sur l'humain. En ce sens il représente un véritable travail de mémoire et de transmission. Il devient un acte poétique puisqu'il montre comment modifier le monde en mettant en exergue ce moment de l'architecture. Il prouve enfin que les architectes ont toujours dû être plus que des architectes. Soit architecte-businessman, soit architecte-sociologue, etc mais aussi des rêveurs dont la qualité majeure n'est pas forcément la douceur...

Koolhaas illustre enfin ce qui lui est le plus cher et fonde son esthétique. Tout architecte doit anticiper afin de se reposer la question du lieu de leur présentation. Cela peut et parfois doit aller jusqu'à la constitution de nouveaux lieux inédits ou à la déstructuration de lieux existants. Il montre aussi comment l'exploitation désormais classique de reconversion et de recyclage de lieux qui ont perdu leur rôle originaire (usines désaffectées par exemple) ne doit pas faire place forcément à d'autres constructions "muséales". Il faut à tout architecte l'ambition d'un devenir. Elle passe par une nouvelle dynamique (comparable à celle que le Métabolisme inventa) afin que le regard ne soit pas seulement absorbé par une enveloppe certes prestigieuse et parfois originale mais qui mange l'objet même pour lequel elle est conçue. Les architectes japonais l'avaient compris. Et face aux errances vers la "monumentation" de certains contemporains, Rem Koolhaas offre des propositions qui tiennent de l'utopie. Afin que l'image-espace continue de muter et que les grandes villes et leur centre puissent bouger. Au lieu de demeurer des repère à bobos, à retraités, à touristes contraints et forcés la ville peut s'investir d'autres ambitions et offrir des qualités moins spéculatives et plus ludiques.

Elle peut aspirer un autre public que ceux assujettis à "la condition fœtale" qu'évoque Ernesto Neto. De nouveaux effets d'assemblages, de chevauchements entre environnement, architecture créent des fécondations inédites. Elles prennent en compte l'évolution des sociétés. Le musée White Cube (qui se "déplie" en fonction des œuvres à présenter) est à ce titre un parfait prolongement de l'esthétique du Métabolisme. Dans ce type interaction non

seulement l'architecture demeure vivante mais elle ne peut qu'avancer vers de l'impensé de la société dans sa recherche du "sens impossible" auquel les murs - et quelle qu'en soit leur nature - peuvent offrir une possibilité.

Pour Koolhaas toute architecture doit garder en elle une valeur de laboratoire. Elle ne se limite pas au rôle de marqueur et d'affichage de prestige pour les politiques. L'utopie peut se conjuguer selon d'autres critères que celui de l'ostentation et du prestige. Il convient donc de laisser rêver les architectes à leurs propres lieux et leur permettre d'échanger de manière singulière entre eux afin de rendre aux cités une beauté nouvelle. Le Chichu Art Museum comme le Miho Museum prouvent que cela est possible : la beauté n'est pas seulement dans les œuvres recelées dans ces lieux mais dans leur architecture elle-même. Elle constitue une conception du monde et le sentiment de vie propre à une époque. Mais - précise en substance Koolhaas - comparer l'architecture à un miroir réfléchissant serait fallacieux. Le travail de l'architecte ne saurait être comparé à un reflet si ce n'est un miroir particulier : celui qui permet de se traverser par les murs même que l'architecte invente et met en jeu.

Rem Koolhaas, Project Japan, Metabolism Talks... , écrit avec Hans Ulrich Obrist et édité par Kayoko Ota (édition originale japonaise) puis par Taschen (New-York, Paris)